

venir de ce généreux sang, qui vive encore et qui doit vivre éternellement, mais pour recommander l'union, et non pour proclamer la vengeance.

Stanz même ne présente presque plus de vestiges des désastres qu'il a éprouvés : heureux dans ce revers même, que les monumens de son antique liberté soient restés intacts, tandis que ceux de sa chute récente ont déjà disparu. Dès en arrivant à Stanz, vos regards, Madame, ont dû se fixer sur la fontaine qui orne la place publique, et qui est elle-même ornée de la statue d'Arnold de Winkelried. Le héros helvétique y est représenté debout, dans une attitude calme et simple, tenant en main un faisceau de ces hallebardes ennemies qu'il enfonça dans sa poitrine. On lui a conservé le costume de son pays et de son siècle, qui est depuis long-temps étranger dans son pays même. Tout ce monument est bien dépourvu d'art et de talent; la matière en est bien commune, et l'exécution bien grossière; et le héros et l'artiste en sont presque également agrestes. Mais qui sait si l'habileté de notre siècle conviendrait mieux en effet à l'héroïsme du XIV<sup>e</sup>.? et si le dévouement gothique de Winkelried ne serait pas encore plus méconnaissable sous le costume de notre âge. Il y a des pays où le marbre, travaillé par des mains savantes, n'inspire que l'admiration de l'ouvrage; il y en a d'autres où la pierre, grossièrement façonnée, enfante des héros, plutôt qu'elle ne les représente; et peut-être que la patrie de Winkelried n'a rien à envier à celle de Canova.

Vis-à-vis de cette colonne, et sur la même place, est l'église paroissiale de Stanz, dont l'intérieur est décoré de grosses colonnes de marbre noirâtre, où il semble qu'en prodiguant la matière, aux dépens de l'élégance de la forme, on ait affecté d'étaler la seule espèce de luxe que ce pays connaisse. Tel est partout le génie de la Suisse pastorale, que l'image de la richesse, dans les choses de la religion, s'y met bien au dessus du mérite de l'art. Tel dut être celui de la Grèce primitive, avant l'époque de ses triomphes, où plus la nation était pauvre, plus elle recherchait le luxe de la matière dans les offrandes de la piété et dans les objets du culte. La Suisse, sous le rapport de l'art, est encore dans l'enfance, et le sera probablement toujours. Elle n'a long-temps connu que le fer, honorable instrument de sa liberté. Plus tard, elle a trop aimé l'or, qui payait le sang de ses braves; et les arts ne fleurissent que chez les peuples qui ne se servent pas du fer, uniquement pour se battre, ou qui ne se battent pas, uniquement pour de l'or.

Il y a dans cette église de Stanz un autel remarquable. C'est celui où l'on disait la messe à des enfans et à des femmes, tandis que les hommes et les vieillards se faisaient tuer par centaines, en défendant contre les Français leur patrie qu'ils ne pouvaient défendre. Cet autel est construit en bois, et le trou de la balle qui, après avoir percé le prêtre, y pénétra jusqu'à une certaine profondeur, s'y voit encore aujourd'hui : exécration de l'intolérance

qui s'en vint massacrer des pâtres à Stanz, parce qu'ils ne pensaient pas comme à Paris, et abattre le prêtre à l'autel, au moment même où il offrait à Dieu le sang d'un Dieu, pour le salut des hommes! Je n'ai jamais rien vu qui m'ait fait frissonner d'une horreur plus profonde que ce simple monument du démon révolutionnaire. Dans cette même église, une chapelle contient les restes de quatre cent quatorze habitans de Stanz, du nombre desquels étaient cent deux femmes et vingt-cinq enfans, tombés également victimes de cette guerre impie qui retrempait les peuples dans le sang des générations innocentes. Il y a de quoi frémir en contemplant tout ce que renferme cette église; et maintenant on n'y fait plus que prier.

Je ne sais, Madame, si vous avez visité la maison de ville, qui est, après l'église, le seul édifice public de Stanz; car, dans ces petites républiques, on n'élève de monumens qu'à la religion et à la liberté; ou plutôt, on n'y sépare pas le culte de la liberté, de celui de Dieu même. Cette maison de ville renferme des portraits de la plupart des chefs de l'État, chacun dans le costume de son siècle: en quoi, sans doute, ils ne différaient pas moins du nôtre que par les mœurs et les vertus de leur âge. On y voit aussi un grand tableau représentant le vénérable Nicolas de Flüe, au moment où il prend congé de sa nombreuse famille, pour se consacrer à Dieu dans un hermitage. Cet hommage rendu à la mémoire d'un vertueux cénobite, ne pouvait être mieux placé que dans ce lieu même, où sa parole sainte apaisa les discordes de sa patrie; et c'est du reste le seul monument qu'on lui ait érigé dans cette partie de l'Unterwalden, tandis que dans l'autre moitié du canton, il n'est presque pas de maison particulière qui n'offre quelque une de ces images, et qui ne soit comme placée sous son invocation. Ce n'est pas le moindre trait de l'opposition qui règne entre ces deux parties d'une même république, que ce culte rendu dans l'une, à la mémoire de Nicolas de Flüe, et dans l'autre, à celle de Winkelried; et si l'on appréciait cette différence par celle que notre siècle met entre un moine et un héros, le haut et le bas Unterwalden seraient sans doute placés à une assez grande distance l'un de l'autre. Mais il n'en était pas ainsi aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Alors les moines étaient braves, et les guerriers étaient dévots; et rien n'était moins rare que de mourir sous le froc, après avoir vécu sous la cuirasse. Aujourd'hui c'est tout autre chose; l'on voit bien encore quelques héros qui se font moines; mais on ne voit plus de moines qui soient des héros.

Il y a encore à Stanz des greniers à blé et à sel, que j'ai négligé de visiter, un arsenal, à peu près vide, et un couvent de capucins, tenu toujours au complet. Au reste, les capucins de ce pays ne ressemblent pas à ceux du nôtre. Ceux-là du moins offrent tous les signes extérieurs de leur état; ils en portent la barbe et la robe; ils en ont la mal-propreté, attribut essentiel d'un capucin; ils en ont aussi les vertus; ils prêchent, ils instruisent, ils édifient le peuple; ce sont en un mot des moines aussi utiles que s'ils n'avaient pas cessé

d'être citoyens. Quand aux nôtres, je ne sais trop ce qu'ils sont et à quoi ils servent; tout ce que je sais, c'est qu'ils n'ont pas la robe non plus que la barbe de capucins.

A un quart de lieue de Stanz, sur la route de Buochs, où j'accompagnai ce matin Villeneuve, qui y prit le sujet d'un charmant dessin, est le village de Wyl sur l'Aa; là se trouve un grand grenier à blé, et là aussi se tiennent annuellement les *Landsgemeinde*, ou assemblées générales du peuple d'Unterwalden. Ce n'est probablement pas sans intention que l'on a rapproché ainsi dans le même lieu le magasin de subsistances et le théâtre des délibérations de la république; c'est peut-être pour rappeler sans cesse au peuple qu'il n'a besoin que de pain, pour être libre; et c'est peut-être aussi pour lui apprendre qu'avec la liberté, on ne manque jamais de pain. Je suis, etc.



VII<sup>E</sup> LETTRE.

STANZ, même jour.

*A la M<sup>me</sup>.*

NOUS avons fait dans l'après-midi une promenade dont je vous dois le récit, et dont vous devrez, Madame, le principal agrément à un dessin de Villeneuve. Nous avons visité le Drachenried, lieu célèbre par des traditions mythologiques, car l'Unterwalden a aussi les siennes; et nous nous y sommes rendus par le Rotzberg, non moins recommandable par des prodiges de valeur, qui pourraient bien, dans quelques siècles, passer aussi pour des fables.

A l'entrée du Rotzloch, ou de la gorge étroite, à travers laquelle le Mehlbach se précipite de rocher en rocher, de cascade en cascade, nous cherchions, Villeneuve, avec impatience, et moi, avec inquiétude, un de ces portiques naturels que le Dante eût pu prendre pour modèle d'une des portes de son Enfer, et nous trouvâmes une papeterie nouvellement construite, dont, avec la meilleure volonté du monde, il n'y avait pas moyen de faire un paysage; mais nous fîmes une autre rencontre. Une jeune fille accourut au devant de nous, pour nous saluer, en nous tendant la main, suivant l'antique usage de son pays; jamais peut-être on ne vit l'hospitalité sous des traits plus frais, plus rians et les plus aimables. C'est au Rotzloch que les généreux enfans de Winkelried défendirent avec le plus